

—J'y étais encore ce matin, madame et j'en suis sorti, comme toujours, avec bonheur. Mes poumons ont besoin de l'air des champs, et d'ailleurs... Mais je vais me perdre dans votre estime.

—Oh ! fit-elle en riant, vous ne l'avez pas encore gagnée.

—Eh bien, madame, je déteste Paris.

—En ce cas, c'est ma pitié que je vous accorde. Quel peut donc bien être votre idéal ? La Bretagne ?

—Un autre, à ma place, se croirait obligé de répondre oui. Mais j'ai la banalité en horreur, et vous êtes comme moi, je gage. Mon idéal est un coin désert, bien loin d'ici, inconnu de tous et de vous surtout, madame.

—Qui sait ? j'ai tant voyagé.

—Ma pauvre chère maison n'est pas sur le chemin de ceux qui voyagent, Dieu merci ! Il faut un guide pour la découvrir et, pour l'aimer comme je l'aime, il faut y être né, y avoir été heureux et y avoir laissé les tombes des siens.

—Vos parents sont morts ? dit la jeune femme, en jetant sur Guy un regard triste.

—Oui. Tout est mort autour de moi. les personnes et les choses. Tout, excepté mes souvenirs. Mais vous, madame...

—Oh ! ne parlons pas de moi ; mais revenons à vos souvenirs. Savez-vous que je commence à vous estimer ? Ne pas oublier, c'est si rare !

Ici, leur conversation fut interrompue. La question brûlante, le chemin de fer, était venue sur le tapis. Le conseiller général et M. de la Hunaudaye avaient engagé la discussion à laquelle Guy ne put se dispenser de prendre part. Madame du Falgouët, résignée, surveillait mélancoliquement le défilé des chefs-d'œuvre méconnus de sa cuisinière. La jeune femme, sans perdre un mot, écoutait la conversation avec une attention surprenante chez une Parisienne aussi étrangère aux intérêts qu'aux modes de Plouménévez.

Le dîner achevé, enfin, l'entretien

fut forcément suspendu, et l'on passa au salon. Mais, comme on traversait le vestibule, la nièce des Falgouët, arriva Vieuvicq, dont elle avait pris le bras.

—Ma tante me veut pas qu'on fume au salon, dit-elle. Allumez votre cigarette ici. D'ailleurs, en vous gardant prisonnier, j'empêche que la bataille ne recommence. Je n'aurais jamais pensé qu'on pût se passionner ainsi pour un chemin de fer.

—Eh ! madame, sans lui je ne serais pas ici, et je n'aurais pas eu l'honneur d'être votre voisin tout à l'heure.

—C'est un honneur dont vous n'avez pas beaucoup profité.

—Plus que vous ne croyez, et surtout autrement.

—Comment cela ?

—Je veux dire qu'il y avait de longues, longues années que j'avais oublié ce que c'est qu'un repas de famille. Aussi, tout en parlant devis, fondations et marées, j'avoue que je pensais à autre chose.

—Vous n'en aviez pas l'air.

—Je pensais, poursuivit Vieuvicq, à un certain dîner, un des derniers moments heureux de ma vie au foyer paternel. Il y a, de ce souvenir, bien près de vingt ans. Je vois encore mon père et ma mère, assis en face l'un de l'autre, comme l'étaient, ce soir, M. et madame du Falgouët. Mais en vérité, je ne sais où j'ai la tête...

—Continuez, fit la jeune femme d'une voix qui vibrerait singulièrement.

—Ce soir-là, je souffrais beaucoup des yeux, ce qui m'arrivait quelquefois dans mon enfance, et je restais sans manger, assez maussade. A côté de moi, j'avais une petite fille de sept ans, une chère et douce petite amie que je n'ai pas remplacée depuis et ne remplacerai sans doute jamais. Elle, non plus, ne touchait pas à son assiette, et, quand je lui demandais : "Tu ne manges pas ?" elle me répondait : "Je mangerai si tu manges, vieux Guy." Elle avait l'habitude de m'appeler ainsi parce que j'étais pres-